



HAL
open science

L'AFRIQUE ET LA CARTE. IMAGINAIRE CARTOGRAPHIQUE EUROPÉEN ET CARTOGRAPHIES AUTOCHTONES

Olivier Damourette

► **To cite this version:**

Olivier Damourette. L'AFRIQUE ET LA CARTE. IMAGINAIRE CARTOGRAPHIQUE EUROPÉEN ET CARTOGRAPHIES AUTOCHTONES. Imaginaires occidentaux et pensée africaine, 2024, 979-10-94360-44-6. hal-04836648

HAL Id: hal-04836648

<https://hal.science/hal-04836648v1>

Submitted on 13 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'AFRIQUE ET LA CARTE. IMAGINAIRE CARTOGRAPHIQUE EUROPÉEN ET CARTOGRAPHIES AUTOCHTONES

OLIVIER DAMOURETTE

Chaire Francophonies et Migrations

Institut Catholique de Toulouse

RÉSUMÉS

Pour les Européens l'Afrique s'est longtemps révélée en creux, dans une forme d'absence. Dans ce contexte les cartes ont contribué à façonner les perceptions européennes, souvent de manière biaisée et stéréotypée pour servir les intérêts coloniaux. Dans des mondes africains où le rapport à l'espace et aux territoires était essentiellement mental et transmis oralement (à de rares exceptions près), les sociétés ont eu une capacité de résistance amoindrie face à l'arsenal cartographique européen. Pour remédier aux distorsions introduites par la cartographie européenne et valoriser les connaissances géographiques autochtones, il est donc judicieux de sortir la cartographie de l'Afrique de l'arrière-plan colonial. Cela peut se faire en ayant recours aux cartographies autochtones dans le cadre d'un retour aux sources qui ne nierait pas les modes de représentation euclidiens, mais viendrait les compléter en redonnant vie à des savoirs ancestraux dont les sociétés africaines ont été dépossédées.

Mots clés : Afrique, cartographie, représentations, cartographies autochtones, savoirs vernaculaires.

For Europeans, Africa has long been a hollow, absent entity. In this context, maps helped to shape European perceptions, often in a biased and stereotyped way to serve colonial interests. In African worlds where the relationship with space and territories was essentially mental and transmitted orally (with rare exceptions), societies had less capacity to resist the European cartographic arsenal. In order to remedy the distortions introduced by European cartography and make the most of indigenous geographical knowledge, it makes sense to take the cartography of Africa out of its colonial background. This can be done by resorting to indigenous cartographies as part of a return to the sources, which would not deny Euclidean modes of representation, but would complement them by reviving ancestral knowledge that African societies have been dispossessed of.

Keywords : Africa, cartography, representations, indigenous cartographies, vernacular knowledge.

Para los europeos, África ha sido durante mucho tiempo una entidad vacía y ausente. En este contexto, los mapas contribuyeron a conformar las percepciones europeas, a menudo de forma sesgada y estereotipada al servicio de los intereses coloniales. En los mundos africanos, donde la relación con el espacio y los territorios era esencialmente mental y se transmitía oralmente (salvo raras excepciones), las sociedades tenían menos capacidad para resistirse al arsenal cartográfico europeo. Para remediar las distorsiones introducidas por la cartografía europea y aprovechar al máximo los conocimientos geográficos autóctonos, tiene sentido sacar la cartografía de África de su trasfondo colonial. Esto puede hacerse recurriendo a las cartografías indígenas como parte de un retorno a las fuentes, que no negaría los modos euclidianos de representación, sino que los complementaría reviviendo conocimientos ancestrales de los que las sociedades africanas han sido desposeídas.

Palabras clave : África, cartografía, representaciones, cartografías indígenas, conocimientos vernáculos.

INTRODUCTION

De longue date l'Afrique et ses territoires ont fait l'objet de représentations cartographiques qui ont largement contribué à façonner un imaginaire géographique

européen. Ces cartes, au-delà des outils de navigation qu'elles étaient, ont en effet joué un rôle de premier plan dans le développement de perceptions, de récits et d'idées reçues à propos du continent.

Si la cartographie du continent africain précède bien évidemment la découverte, puis la conquête européenne, cette dernière a joué un rôle considérable dans la construction du « mythe africain ».

Ce sont les navigateurs chinois qui ont abordé les côtes africaines bien avant les Européens puisque dès le tout début du xv^e siècle l'empereur chinois envoie une expédition qui, après avoir reconnu les côtes asiatiques, poussera jusqu'à l'actuelle Afrique du Sud en passant par la côte des Somalies et celle du Kenya.

Longtemps donc la connaissance d'une partie du continent africain (essentiellement l'Afrique occidentale) a été le fait des géographes, voyageurs et commerçants non européens.

Au Moyen-Âge les géographes arabes avaient déjà élaboré une cartographie du continent qui à l'époque, représentait une grande partie de l'Afrique. Pour les Européens en revanche, le continent encore inconnu, revêtait pourtant une importance toute particulière dans la mesure où il faisait partie intégrante de cette division du monde entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Jusqu'au xv^e siècle, l'Afrique est donc largement sous-représentée sur les cartes européennes, en tout cas sa vision par les Européens est extrêmement limitée et largement influencée par des spéculations en tout genre.

Il faut donc attendre l'ère des explorations et des navigations de cabotage portugaises des xv^e et xvi^e siècles pour que la cartographie du continent prenne une importance nouvelle - et surtout stratégique - pour les couronnes européennes en quête de territoires, de routes vers l'Orient et de richesses.

Mais, si les Européens connaissent de mieux en mieux les contours du continent, au début du xvii^e siècle, l'intérieur de l'Afrique reste très largement méconnu. Ce n'est qu'au xix^e siècle que les expéditions exploratoires permettent une connaissance accrue de l'intérieur du continent préalable à sa colonisation. En d'autres termes, l'Afrique - à l'histoire plurimillénaire - n'a existé pour les Européens qu'à partir du moment où ils ont amorcé le processus d'accaparement. Mais cette découverte tardive par les Européens et la prise de possession qui a suivi apparaissent comme un immense paradoxe dans la mesure où le continent africain était bien évidemment totalement partie prenante du vaste monde avant même qu'une petite partie de celui-ci (certes dominante à ce moment-là) ne la découvre. C'est ce que résume bien Catherine Coquery-Vidrovitch :

Celui-ci [le continent] n'est « né » ni avec les indépendances, ni avec la colonisation près d'un siècle auparavant, ni même avec la « découverte » par les Portugais au xv^e siècle : les Européens ont découvert et construit « leur » Afrique, mais celle-ci avait déjà une histoire qu'ils ont durablement ignorée, alors qu'ils étaient, sans le savoir, les derniers arrivés dans une histoire longue de mondialisation¹.

Avant cette période, les cartes européennes de l'Afrique étaient souvent empreintes d'ignorance, et reflétaient fréquemment des mythes anciens (Fig. 1 : p.335). La colonisation s'est donc appuyée sur la légitimation permise par les cartes de plus en plus précises du continent. Les cartes coloniales produites par les puissances européennes comme la France, la Grande-Bretagne ou le Portugal, ont largement faussé la géographie du continent en minimisant l'importance des sociétés et civilisations locales au profit des seuls intérêts coloniaux.

Il s'agira donc d'explorer ici les relations complexes que peut avoir l'Afrique avec le document cartographique de façon générale, pour mettre en lumière la façon dont les Européens (en particulier les géographes et cartographes) ont pu influencer la compréhension que nous avons des espaces africains. L'examen de cet imaginaire géographique largement produit par le projet politique de la colonisation, permet en effet de comprendre les dynamiques de pouvoir, de domination, mais également de résistance contemporaine.

Il ouvre également la voie à une entreprise de reconstruction de la géographie du continent africain en intégrant des connaissances largement érodées, voies presque disparues qui, du fait de leur transmission essentiellement orale, ne figuraient pas sur les cartes produites par les puissances européennes, faisant de la cartographie un des instruments de la dépossession des peuples de leur propre géographie.

L'IMPENSÉ DE L'AFRIQUE PRÉCOLONIALE POUR LES EUROPÉENS

La connaissance parcellaire de l'Afrique par les puissances européennes a perduré jusqu'au moment où elles ont commencé à mener des incursions à l'intérieur du continent. Les informations très vagues portées sur les cartes médiévales

1 Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « Afrique : une histoire universelle », *In Revue Projet* 2016/2 (N° 351), p. 12-20.

présentaient une vision incorrecte du continent, l'Afrique étant représentée de façon schématique, avec des zones largement inexplorées et peu documentées (Fig. 2 : p.336). Le continent a d'ailleurs été longtemps représenté par les cartographes comme un immense espace vierge, peuplé des créatures étranges et fantastiques et que recouvraient des chaînes de montagnes parfois invraisemblables. Cette méconnaissance est d'autant plus grossière que l'histoire de l'Afrique s'inscrit sur le très long terme. Dès la Préhistoire par exemple les peuplements africains ont commencé à émerger, profitant de conditions naturelles favorables, lançant ainsi la grande aventure du progrès humain. On peut donc légitimement s'étonner de la mise à l'écart de cet arrière-plan historique dans la construction idéologique et imaginaire européenne.

Dans le contexte du rapport de l'Europe à l'Afrique, puis de sa découverte, cette position n'est finalement pas si originale puisque les Européens ont la plupart du temps nié tout ce qui n'avait pas laissé de traces ou, au contraire, ont été tentés de remplir arbitrairement les vides quand ils les constataient. Or, cette très grande richesse et cette diversité du continent s'expriment toujours à travers les ensembles linguistiques. La carte de la répartition des langues nous en dit effectivement très long sur les effets de la représentation européenne de l'Afrique.

Si certains groupes de langues peuvent correspondre (ils sont rares) à des aires géographiques desquelles nous sommes familiers, la plupart d'entre elles s'inscrivent dans des espaces qui ne coïncident en rien avec le découpage du monde africain opérés par les puissances européennes avec la colonisation. L'un des plus anciens d'entre eux date de la fin du VII^e siècle et on y fait déjà référence à l'existence de l'État du Ghana².

Soulignons que pour les Arabes (comme pour les Européens) ce qui était inconnu était souvent désigné de façon péjorative puisqu'ils qualifiaient les régions formant la bordure saharienne avec un vocable évoquant « les endroits dans lesquels les hommes vivent sans foi ni loi ». Les auteurs arabes ont également livré nombre de connaissances sur les empires du Mali qui ont connu leur développement, leur apogée et le début de leur déclin entre le XIII^e et le XV^e siècle. Le Mali de l'époque rayonnait sur un vaste espace et a été mis en lumière par le

2 Littéralement « le pays de l'or »

célèbre voyageur marocain Ibn Battouta qui en a fait une description détaillée lors d'une mission officielle³ commanditée par le sultan chérifien.

Les informations fournies par les voyageurs aux alentours du XII^e mettent en lumière l'incroyable richesse et diversité des routes commerciales, des souverainetés locales (sur des territoires parfois immenses) et de fait le dynamisme des relations des différents peuples africains de l'époque. De même, entre le XIII^e et le XV^e siècle, les relations commerciales et diplomatiques étaient extrêmement développées entre les royaumes de la bande sahéenne et la région de l'Afrique du Nord (par exemple avec la dynastie Mérinide de l'actuel Maroc).

Du XVII^e au début du XIX^e, période historique durant laquelle les Européens sont en contact régulier avec la côte occidentale du continent, celui-ci connaît une très grande diversité du point de vue politique puisque l'on compte à l'époque pas moins de 25 états indépendants⁴ sur un axe ouest-est allant de Saint-Louis (actuel Sénégal) à Ouagadougou (actuel Burkina Faso).

Avec les explorations, les premières cartes relativement précises ont commencé à apparaître. Les travaux de cartographes ont permis de mieux tracer les côtes africaines, mais l'intérieur du continent demeurait largement inconnu. On peut ainsi dire que pour les Européens l'Afrique s'est, dans un premier temps, largement construite en creux, dans une forme d'absence, les cartes de l'époque et leurs zones présentées inconnues illustrant parfaitement cette ignorance. Ce n'est que par la suite qu'ils lui ont donné corps du point de vue géographique en explorant l'intérieur du continent. En effet, c'est bien au XIX^e siècle, avec la conférence de Berlin (1884-1885) et le partage de l'Afrique entre les puissances européennes, que le continent a véritablement commencé à exister dans l'imaginaire européen, la connaissance géographique d'alors s'inscrivant dans le dessein européen d'une colonisation présentée comme civilisatrice.

Dans la mesure où il s'agissait d'apporter aux peuples nouvellement colonisés la pensée européenne, les cartographies ancestrales n'ont pas pu résister bien longtemps à l'imposition de codes qui faisaient partie intégrante de cette modernité que les Européens cherchaient à imposer. Il faut dire que la cartographie européenne du continent africain s'inscrit largement dans le cadre de la démarche coloniale et de l'appropriation des territoires, la carte servant à

3 Il regagne le Maroc vers 1353 rapportant avec lui de précieuses informations sur les royaumes du Mali.

4 États Saloum, Bambouk, Siné, Baol, Walo Yatenga ou encore Ouagadougou pour ne citer que quelques exemples.

légitimer, mettre sous contrôle et administrer les territoires. Si le rôle conféré aux cartographes n'est pas exceptionnel en lui-même, il convient de souligner ici leur place centrale dans projet colonial puisqu'en plus de légitimer la prise de possession des territoires, ils ont contribué à la définition arbitraire des frontières politiques de l'Afrique contemporaine.

C'est d'ailleurs ce que rappellent Matthieu Noucher, Xavier Amelot et Laurent Couderchet lorsqu'ils avancent :

La cartographie coloniale illustre bien le lien qui réside entre affirmation des États et représentation de l'espace, entre domination territoriale et administration par les cartes. Les acteurs de la colonisation ont, par exemple, participé très largement au « blanchiment des cartes » en occultant certains repères pour créer de toutes pièces un espace vide – *une terra nullius* – qui devenait alors un espace à conquérir⁵.

Les cartographes ont en effet ignoré les réalités culturelle, sociale, le rapport à l'espace des sociétés locales. Le tracé des frontières a parfois coupé des territoires et des communautés préexistantes, entraînant ainsi des conflits ou encore des tensions intercommunautaires qui pour certaines s'étirent jusqu'à aujourd'hui.

Pour autant, les sociétés africaines avaient bien évidemment avant l'arrivée des Européens des représentations de leurs espaces des territoires qu'elles administraient. À ce titre, l'exemple des empires du Mali est particulièrement éclairant. Régnant sur une partie de l'Afrique de l'Ouest entre le XIII^e et le XIX^e siècle, ces empires sont emblématiques de la constitution d'un pouvoir politique exemplaire qui s'est appuyé sur un grand dynamisme économique, en particulier avec le commerce caravanier. Cette organisation singulière leur a permis de mettre en place et, d'une certaine manière, de systématiser un rapport singulier et une organisation originale de l'espace largement influencés par l'activité économique. Cela a contribué à structurer les espaces avec la mise en place de modes de déplacements et de transport des marchandises qui ne démentiraient pas de nos jours comme le rappelle Ly-Tall Madina :

5 Matthieu NOUCHER, Xavier AMELOT, Laurent COUDERCHET, « Du mode Majeur au mode Mineur : de la cartographie institutionnelle à la cartographie radicale ». In Magalie FLEUROT et Nathalie JAËCK (dirs.), « *Puissance du mode mineur* », pp. 173-192. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2021.

L'influence des Touaregs ne dépassait pas le Sahel. De grands centres économiques comme Djenné faisaient partie encore du Mali. C'était le point d'aboutissement du sel qui arrivait de Tombouctou. Mais les chameaux ne pouvaient pas aller aussi loin vers le sud, ce sont de grandes barques qui prenaient le relais⁶.

Cet exemple permet de saisir la finesse et la complexité des rapports socio-spatiaux des sociétés africaines de l'époque et la façon dont elles ont pu structurer des territoires sur un modèle qui bien que largement étranger aux Européens s'en rapprochait néanmoins par certains aspects comme des rois puissants (Fig. 3 : p.337) et des lieux de pouvoir très forts.

LA CARTOGRAPHIE EUROPÉENNE, UN INSTRUMENT DE DOMINATION ET CONSTITUTION D'UN IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE AU DÉTRIMENT DES POPULATIONS LOCALES

Les géographes et cartographes, dans leur mission de documentation des territoires nouvellement découverts puis colonisés, ont joué un rôle central dans la manière dont l'Afrique a été perçue et représentée. En examinant ce rôle, nous pouvons comprendre comment la carte a pu contribuer à façonner les perceptions européennes, souvent de manière biaisée et stéréotypée, pour servir les intérêts coloniaux. Si cela n'est pas très original en soi, il faut en revanche souligner que le fait de mettre en place un tel appareil de représentation et de construction d'un imaginaire par rapport à un continent tout entier a largement contribué à sa perception et à sa réception par les Européens. Il convient également de rappeler que le mode de représentation cartographique (cartographie euclidienne basée sur les principes mathématiques et géométriques) s'est bien évidemment attaché à produire une cartographie considérée comme la plus « exacte » possible au regard des standards européens de l'époque.

Il est alors évident que la production cartographique est à la fois le produit de cette structure de pensée, mais qu'elle participe par ailleurs directement de

6 Ly-Tall MADINA. « L'empire du Mali aux xv^e et xvi^e siècles ». In *2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny*, tome II. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1981. pp. 595-612. à : https://www.persee.fr/doc/sfhom_1768-7144_1981_mel_5_2_964. Consulté le 10 janvier 2024 ?

la mise en place du processus de construction d'un imaginaire reposant sur le mode de représentation lui-même. Irène Hirt le rappelle à juste titre :

L'impérialisme et le colonialisme sont des phénomènes indiscutablement spatiaux. Les géographes ont joué un rôle primordial dans la conquête, le contrôle et l'administration des territoires, en mettant leurs technologies et savoir-faire spatiaux au service des puissances colonisatrices⁷.

Avec les navigations de cabotage du xv^e siècle⁸, dirigées par des navigateurs comme Bartolomeu Dias et Vasco de Gama, les premières cartes côtières de l'Afrique ont commencé à apparaître. Il s'agissait principalement de portulans, des cartes marines détaillant les côtes et les ports pour faciliter la navigation. Des cartographes comme Diogo Ribeiro⁹ ont commencé à dessiner des cartes plus précises des côtes africaines, marquant les points de repère importants pour les explorateurs et les commerçants. L'entreprise cartographique ethnocentrée prenait alors son envol et elle n'allait plus s'arrêter. Ainsi peut-on dire que dès que les Européens se sont lancés dans cette mission de cartographie de l'Afrique, ils ont imposé au-delà de leurs frontières des formes cartographiques et des méthodes de représentation qui, d'une certaine manière, ne laissaient que peu de chances aux représentations locales du monde. En effet, dans leur volonté de représenter avec précision, puis de s'approprier des lieux, ils sont allés jusqu'à imposer leur toponymie, européanisant ainsi des noms de lieux qui étaient jusqu'alors exprimés dans les langues locales. Cela illustre bien le fait que la carte est d'abord et avant tout un instrument de pouvoir au service de celui qui la réalise ou qui en est le commanditaire. Les cartographes ont donc joué un rôle primordial dans la diffusion de toponymes européens sur des lieux africains. Dans les faits cela a contribué à occulter voire effacer purement et simplement des noms locaux, obligeant les populations à en adopter de nouveaux.

7 Irène HIRT, « Géographies de la Résistance et de la Décolonisation », *In Géographie et cultures*, 63 2007, Consulté le 14 mai 2024 à : <http://journals.openedition.org/gc/1919>; DOI: <https://doi.org/10.4000/gc.1919>

8 Celles-ci sont en particulier le fait de Bartolomeu Dias et Vasco de Gama qui, poursuivant le but d'ouvrir de nouvelles routes vers les Indes, vont contourner le continent africain et ainsi contribuer à une meilleure connaissance du trait de côte.

9 En 1527, Diogo Ribeiro met la touche finale au *Padrón Real*, la carte utilisée comme référence pour les cartes marines de tous les vaisseaux espagnols.

Le géographe français Denis Chartier parle au sujet de l'imposition de la toponymie d'un véritable processus de dépossession lorsqu'il souligne que :

Cet écrasement cartographique conduit à la mise sous silence des noms de lieux, certes, mais aussi des pratiques et cultures antérieures. La carte transforme le « territoire », un élément essentiel et concret pour toutes les cultures autochtones, en abstraction ; elle dématérialise le terrain, dévalorise la connaissance empirique et favorise la sédentarisation au profit du nomadisme¹⁰.

Si nous préférons le terme d'effacement à celui d'écrasement, le processus évoqué par Chartier n'en demeure pas moins pertinent puisqu'il met bien en évidence la dynamique de dépossession / disparition des savoirs et modes de représentation ancestraux. En effet, si l'on envisage l'imposition de la représentation du monde européenne en la comparant à un empilement de couches, on comprend que la carte venue d'Europe se soit substituée assez aisément à des savoirs vernaculaires immatériels. Car, plus qu'une volonté, réelle ou supposée d'imposer un mode de représentation du monde à une époque donnée, c'est bien le matériau, le caractère fragile des modes de représentation, qui a largement permis la diffusion des cartographies européenne.

De fait, dans un contexte de représentation de l'espace essentiellement mentale et transmise de façon orale (à de rares exceptions près), les sociétés africaines ont eu une capacité de résistance amoindrie face à un arsenal cartographique européen qui, outre sa capacité à représenter n'importe quelle portion de l'espace planétaire avec un appareil normatif adapté à ses besoins, a largement utilisé le support papier pour consigner de façon durable ses productions.

Si la cartographie européenne s'est largement imposée au détriment des savoirs ancestraux, il faut néanmoins souligner qu'il existe des exemples d'appropriation et de transformation des codes graphiques issus du vieux continent. Certes, ces exemples ne constituent pas à proprement parler une preuve de l'existence d'une cartographie « authentiquement africaine » durant l'époque coloniale, mais ils mettent en lumière la capacité des peuples locaux à s'approprier des codes qui n'étaient pas les leurs et à produire une forme de syncrétisme cartographique.

10 Denis CHARTIER, « Renversements décoloniaux de la cartographie de l'Arctique. », *Captures*, 5(1), 2020, <https://doi.org/10.7202/1073476ar> Consulté le 20 mars 2024.

C'est le cas du sultan Njoya, souverain du royaume Bamoun (au Cameroun) qui a régné de 1886 à 1933. La carte réalisée par (ou pour) Njoya est un excellent exemple – quoique trop rare - d'un royaume africain adoptant des méthodes cartographiques nouvelles pour affirmer sa propre existence face à la puissance coloniale. Réalisée au début du xx^e siècle, « la carte de Njoya » figure donc les villages, les reliefs et les frontières fluviales des Bamoun (Fig. 4 : p.338).

Si l'on peut critiquer cet exemple en arguant du fait que le syncrétisme cartographique en question est avant tout l'expression de l'adoption des codes européens par un roi africain, il faut néanmoins souligner qu'il illustre parfaitement la capacité des peuples autochtones à s'approprier des codes et à les utiliser de façon originale pour répondre à leurs propres besoins. Il met également en exergue leurs capacités créatives dans le domaine de la cartographie. En effet, Njoya a créé une carte, mais l'a organisée pour servir les objectifs de son royaume. Par conséquent, le résultat n'est pas une carte « de style » européen, mais reflète la manière dont les Bamoun eux-mêmes se représentaient leur propre espace.

D'autres exemples de production cartographique existent comme celui évoqué par le géographe français Edmond Bernus, grand spécialiste du monde touareg. Il a mis en évidence dans des travaux sur la cartographie des territoires nomades, la capacité de ces derniers à produire des représentations graphiques de leur espace à partir des cartes mentales :

L'expérience a été d'autant plus fructueuse qu'elle concernait une population berbérophone possédant une écriture connue de tous ses habitants, hommes, femmes, enfants: elle pourrait donc facilement être tentée chez des arabophones. Cette cartographie montre l'étonnante mémoire visuelle des Touaregs et leur capacité relative de passer du sable au papier qui impose une surface réduite. Le sable, en effet, est une matrice où l'on imprime un message, où l'on indique une route, où l'on trace les signes magiques de la géomancie pour interroger l'avenir, où l'on inscrit le casier de différents jeux ; c'est aussi un miroir où se déchiffrent les traces éphémères des hommes et des animaux isolés, où se creusent les sillons des pistes parcourues par les troupeaux. Entre le rocher aux inscriptions inaltérables et le sable changeant et mobile, le papier offre une matière nouvelle aux représentations graphiques¹¹.

11 Edmond BERNUS, « La représentation de l'espace chez des Touaregs du Sahel », *In Mappemonde*, 1988/3. p 4. https://www.persee.fr/doc/mappe_0764-3470_1988_num_11_3_2447. Consulté le 15 janvier 2024.

L'exemple est d'autant plus frappant qu'il met en avant la capacité des nomades à utiliser différents supports graphiques pour la réalisation des tracés en adaptant leurs techniques et leurs tracés à la taille et au type de support. Mais le plus grand intérêt de cette réalisation est de prouver que les modes de représentation de l'espace sont propres à chaque groupe humain et que leur évanouissement ou quasi disparition du fait de l'entreprise coloniale prive les populations locales de ce lien intime les unissant à leur espace de vie de parcours (Fig. 5 :p.338).

On comprend alors mieux l'intérêt de mettre ou remettre en lumière des savoirs ancestraux qui pourraient permettre la production de traces graphiques rendant mieux compte du rapport singulier à l'espace des populations africaines.

ETHNOCARTOGRAPHIE, CARTOGRAPHIES AUTOCHTONES, COMMENT S'AFFRANCHIR DE LA VISION EUROPÉENNE ?

Si l'on envisage les cartographies, autrement appelées cartographies communautaires ou participatives, comme la branche de la cartographie qui s'attache à produire des documents graphiques s'appuyant autant que possible sur les communautés locales, on comprend aisément que les cartes produites dans ce cadre puissent être fort différentes et éloignées des modes de représentation européens. Leur but est en effet de rendre compte le plus fidèlement possible des rapports à l'espace des savoirs vernaculaire des sociétés locales.

Pour remédier aux distorsions introduites par la cartographie européenne et valoriser les connaissances géographiques autochtones il est donc judicieux de sortir la cartographie de l'Afrique de l'arrière-plan colonial. Cela peut se faire en ayant recours aux cartographies autochtones dans le cadre d'un retour aux sources qui ne nierait pas les modes de représentation euclidiens, mais viendrait les compléter en redonnant vie à des savoirs ancestraux dont les sociétés africaines ont été dépossédées.

Les cartes autochtones et l'approche ethnocartographique, s'appuient en effet sur les savoirs locaux et offrent des perspectives plus nuancées et surtout plus en lien avec les réalités multiples du terrain. L'ethnocartographie dont il est question ici renvoie donc à ce que l'ethnologue Christian Bromberger appelait de ses vœux dans un article paru en 1988 :

Dans le domaine de l'invention cartographique, une piste devrait être davantage explorée par les ethnologues, celle menant à la connaissance des cartes

mentales (Gould et White, 1974; Downs et Stea, 1977; Brody, 1983) des acteurs sociaux. Il s'agit là d'un secteur de l'anthropologie cognitive encore trop peu développé, faisant ressortir, par exemple, les frontières qu'assignent les individus à leur « pays » ou à leur région (frontières éminemment variables selon leur position dans l'espace et dans la société) ; l'anamorphose permet de rendre compte de façon très parlante de ces représentations spatiales indigènes¹².

Par ailleurs, nous pouvons envisager la cartographie autochtone comme une cartographie de lutte ou en lutte tente elle semble enracinée dans des processus revendicatifs émanant des populations indigènes d'Amérique du Nord. Cette approche singulière se fonde sur les connaissances et les perceptions des populations locales pour créer des documents reflétant les réalités culturelles, sociales, spatiales ou encore environnementales. L'ethnocartographie permet ainsi de représenter l'espace de manière plus globale en prenant en compte les relations humaines avec leur environnement ou le signifiant culturel des lieux. Ce travail de revitalisation se rapproche malheureusement souvent d'une forme d'exhumation.

Le plus gros problème pour redonner vie aux savoirs cartographiques ancestraux et à la prise en compte du rapport singulier à l'espace des sociétés africaines est de retrouver les traces (il s'agit donc là d'un véritable travail d'archéologie cartographique) de ces productions et représentations qui pour la plupart d'entre-elles ont largement disparu¹³. En effet, dans un contexte où de nombreuses cartes traditionnelles ont disparu, il devient crucial de trouver des moyens alternatifs pour reconstruire et valoriser ces connaissances. La culture orale, qui a toujours joué un rôle central dans la transmission des savoirs en Afrique, peut offrir une base précieuse pour produire des cartes à l'aide des technologies modernes même si, convenons-en, un certain nombre de savoirs traditionnels tendent à s'évanouir au gré de la progression de la généralisation de la dynamique de globalisation qui sont en effet uniformisant.

12 Christian BROMBERGER, « L'Ethnocartographie, d'une cartographie d'inventaire à une cartographie d'invention », Eusko Ikaskuntza- Sociedad de Estudios Vascos, 1988, <https://core.ac.uk/download/pdf/11496535.pdf>. Consulté le 10 janvier 2024.

13 Il faut rappeler ici que les modes de représentation traditionnels faisaient souvent appel à des matériaux éphémères ou à des supports ne permettant pas de conserver de façon durable ce qui y était inscrit. La représentation de cartes mentales sur le sable est dans ce domaine l'exemple le plus parlant, mais nous pourrions également évoquer les gravures sur des supports non pérennes qui, pour la plupart, sont à jamais perdues.

Le rôle précurseur des communautés autochtones canadienne a sans aucun doute ouvert la voie à des usages généralisables dans d'autres parties du monde. Comme le rappellent Mac Chapin, Zachary Lamb et Bill Threlkeld :

Les premiers projets de cartographie autochtone sont apparus au Canada et en Alaska dans les années 1950 et 1960 et sont devenus l'approche de base des revendications territoriales des Premières Nations durant les années 1970 ... /... ils étaient des composantes d'études plus larges documentant l'utilisation et l'occupation du sol dans le but de négocier les droits aborigènes¹⁴.

Cette approche cartographique a pris son essor aux États-Unis et s'est rapidement diffusée au Canada auprès des populations amérindiennes qui souhaitent avoir une meilleure visibilité dans l'espoir d'appuyer leurs revendications foncières.

La cartographie des territoires autochtones pour garantir les droits fonciers, gérer les ressources naturelles et renforcer les cultures est donc une avancée récente. Son principal intérêt - outre le fait qu'elle a accordé une « existence cartographique » aux peuples indigènes - est d'avoir permis l'émergence de diverses méthodologies, allant des approches très participatives, comme les croquis cartographiques réalisés par les villages eux-mêmes, aux applications plus techniques utilisant les systèmes d'information géographique ou encore la télédétection. Elle s'avère donc être un outil puissant qui, de fait, est utilisable sur une grande variété de terrains.

La dimension géographique est bien entendu centrale dans ce travail, l'utilisation d'outils « purement géographiques » s'imposant pour produire des documents cartographiques aussi précis que possible.

Nous pourrions dire que cela vaut essentiellement pour des productions graphiques qui visent l'exactitude, en particulier par rapport à la délimitation des territoires ou de propriétés foncières. Au-delà de l'aspect strictement foncier, ce qui fait de cette démarche une véritable innovation, c'est avant tout son aspect participatif dans lequel les communautés ont un rôle prépondérant en livrant des savoirs vernaculaires ou traditionnels. Cette approche permet donc

14 Mac CHAPIN, Zachary LAMB, Bill THRELKELD, « Cartographier les territoires autochtones », *In Annual Review of Anthropology*, 2005. 34, Traduit et publié par le Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale, Cotonou, 2010, http://www.iapad.org/wp-content/uploads/2015/07/chapin_cartographier_les_territoires_autochtones_fr.pdf Consulté le 15 novembre 2023.

de consigner des éléments qui échappent à la cartographie euclidienne (comme le rapport intime à l'espace) et des éléments qui relèvent de la cosmogonie des populations en présence.

Les savoirs immatériels trouvent là un moyen de s'exprimer et surtout d'être captés en vue de leur conservation sur le long terme. La cartographie autochtone a donc dans ce contexte un rôle d'archivage des connaissances vernaculaires. On comprend alors aisément qu'au-delà de la géographie et de la cartographie les sciences humaines et sociales soient essentielles dans cette approche. Elles aident en effet à envisager et comprendre les dynamiques historiques, culturelles et sociales qui lient les populations à leur espace. L'anthropologie peut par exemple jouer un rôle primordial dans cette connaissance en mettant en lumière le lien ténu population / espace / territoire alors que de son côté, une discipline comme la sociologie va permettre d'éclairer les enjeux de pouvoir traversant les structures communautaires.

De plus, dans le contexte de prise en compte des problématiques environnementales les sciences de l'environnement (avec leurs outils au croisement des sciences sociales et des sciences dites dures) peuvent permettre d'évaluer et de mieux prendre en considération la gestion des ressources naturelles par les sociétés traditionnelles. Elles fournissent des informations cruciales sur les écosystèmes locaux et permettent potentiellement de mieux préserver la biodiversité et de promouvoir des pratiques plus durables en s'appuyant sur les savoirs ancestraux plutôt que d'imposer des « bonnes pratiques », largement issues de l'approche occidentale de la question environnementale. Concrètement, la réalisation des tels documents cartographiques suppose une série d'étapes pour constituer ou reconstituer un ensemble de données permettant *a posteriori* la production graphique proprement dite. Elle ne peut se faire que sur des échelles de temps couvrant au minimum le moyen terme.

Il s'agit tout d'abord de collecter des données sous forme orale à travers des entretiens ou des témoignages. Ce travail de fourmi consiste donc à formaliser des entrevues avec des anciens des membres de chefferies traditionnelles ou toute personne détentrice d'un savoir vernaculaire, pour recueillir des informations les plus détaillées possible sur les territoires, les itinéraires pastoraux, les lieux sacrés, ou encore la description des formes paysagères. La collecte de données peut également se faire par le biais de captations audio ou vidéo qui permettent de consigner des éléments échappant à la vigilance du chercheur. Le fait d'impliquer les communautés autochtones à travers des projets de cartographie participative

semble donc être un élément capital pour la réussite des projets. Les ateliers cartographiques bâtis en symbiose avec les habitants offrent la possibilité de dessiner des cartes basées sur leurs connaissances et éventuellement de les superposer avec les cartes contemporaines pour mettre en évidence le décalage parfois immense qui existe entre des modes de représentation traditionnels et modernes.

Enfin, ce travail doit déboucher sur la constitution de base de données documentaires numériques dans le but d'organiser de façon systématique ces informations et surtout, de faciliter leur accès pour la réalisation de futurs projets cartographiques. De façon générale cette entreprise ne peut donc se faire que dans le cadre d'une collaboration entre chercheurs en sciences humaines et sociales : historiens, ethnologues, anthropologues, sociologues ou encore archéologues (lorsqu'il s'agit de retrouver les traces de représentations qui pour certaines sont largement tombées dans les limbes de l'histoire). C'est donc le moyen de mettre en perspective le savoir géographique des communautés locales et surtout de montrer que le rapport à l'espace de toute société est constitutif de son identité et de son rapport au monde.

CONCLUSION

Si la cartographie européenne s'est largement imposée aux peuples africains cela ne doit pas faire oublier que des savoirs immatériels tout à fait remarquables qui se sont effrités dans le contact avec les puissances coloniales.

Ce que nous dit l'Afrique subsaharienne par rapport à cet exemple de la cartographie c'est l'incroyable richesse des populations locales du point de vue de leur rapport à l'espace et aux territoires. Dans le jeu de la colonisation, un mode de représentation du monde s'est imposé au détriment des savoirs locaux. Si nous pouvons donc dire que cartographier c'est prendre possession, nous pouvons par ailleurs explorer des pistes permettant autant que possible de décoloniser l'approche cartographique dans son ensemble pour en revenir au singulier, au local, à ce rapport intime à l'espace qui a été largement gommé par l'entreprise coloniale.

L'enjeu est donc aujourd'hui de repenser - ou en tout cas d'avoir une approche radicale au sens strict d'un retour aux racines – les modes de représentation et les sources sur lesquels ils s'appuient pour mettre - ou remettre - en lumière l'étendue et la finesse du rapport à l'espace des sociétés africaines.

De ce point de vue l'apport de l'ethnocartographie et de la cartographie autochtone semble potentiellement immense. En effet, à l'instar des sociétés nord-américaines qui ont conduit un effort sans précédent de retour aux savoirs autochtones et à des modes de représentation du monde qui leur était propre, les sociétés africaines contemporaines trouveraient peut-être dans cette approche des éléments vivifiants venant contrebalancer la domination du nord dans les processus symboliques et réels de relation au monde.

S'il n'est pas question de remettre totalement en question le mode de représentation euclidien des espaces africains (cela n'aurait aucun sens), il faut en revanche interroger le modèle de représentation qui s'est imposé. À l'instar du syncrétisme cartographique du roi Njoya, l'Europe aurait de son côté tout intérêt à s'inspirer et à promouvoir les savoirs cartographiques vernaculaires dans un contexte de rééquilibrage culturel prenant en considération un arrière-plan historique fait de domination, d'occultation des sociétés locales et de disparition / effritement d'un certain nombre de traits culturels.

En définitive il s'agit de faire un travail d'acculturation plus que jamais nécessaire pour redonner aux peuples d'Afrique subsaharienne les moyens d'écrire leur géographie dans un monde marqué par l'uniformisation accélérée des cultures.

BIBLIOGRAPHIE

- ADE AJAYA, Jacob Festus, CROWDER, Michael, *Atlas historique de l'Afrique*, Paris, Éditions du Jaguar, 1992.
- BERNUS, Edmond, « La représentation de l'espace chez des Touaregs du Sahel », *In Mappemonde*, 1988/3. pp. 1-5 ; Consulté le 15 janvier 2024 à : https://www.persee.fr/doc/mappe_0764-3470_1988_num_11_3_2447
- BROMBERGER, Christian, « L'ethnocartographie, d'une cartographie d'inventaire à une cartographie d'invention », *Eusko Ikaskuntza-Sociedad de Estudios Vascos*, 1988, Consulté le 10 janvier 2024 à : <https://core.ac.uk/download/pdf/11496535.pdf>
- CHAPIN, Mac, LAMB, Zachary, THRELKELD, Bill, « Cartographier les territoires Autochtones », *In Annual Review of Anthropology*, 2005. 34, Traduit et publié par le Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale, Cotonou, 2010, Consulté le 15 novembre 2023 à : <http://www.iapad.org/wp-content/>

- uploads/2015/07/chapin_cartographier_les_territoires_autochtones_fr.pdf
 CHARTIER, Denis, « Renversements décoloniaux de la cartographie de l'Arctique », *In Captures*, 5 (1), 2020, Consulté le 20 mars 2024 à : <https://doi.org/10.7202/1073476ar>
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, « Afrique : une histoire universelle », *In Revue Projet* 2016/2 (N° 351), p. 12-20.
- HIRT, Irène, « Géographies de la Résistance et de la Décolonisation », *In Géographie et cultures*, 63 | 2007, Consulté le 14 mai 2024 à : <http://journals.openedition.org/gc/1919>
- MADINA, Ly-Tall, « L'empire du Mali aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles », *In 2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny. Tome II. Paris : Société française d'histoire d'outre-mer, 1981, pp. 595-612. Consulté le 10 janvier 2024 à : https://www.persee.fr/doc/sfhom_1768-7144_1981_mel_5_2_964*
- NOUCHER, Matthieu, AMELOT, Xavier, COUDERCHET, Laurent, « Du mode Majeur au mode Mineur : de la cartographie institutionnelle à la cartographie radicale », *In FLEUROT, Magalie, JAËCK Nathalie (dir.), Puissance du mode mineur, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2021, p. 173-192.*

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Docteur en géographie, Maître de conférences à l'Institut catholique de Toulouse, membre de la chaire « Francophonies et Migrations », **Olivier Damourette** a travaillé sur le lien entre aide humanitaire et sédentarisation des nomades *Somali* dans l'est du Kenya. Aujourd'hui ses recherches portent sur la prise en compte des mouvements migratoires francophones dans un contexte d'évolution des causes et des conditions de la mobilité ; les questions liées aux études paysagères dans la géographie scolaire ; l'impact de la numérisation du monde dans l'enseignement de la géographie et les cartographies alternatives.